

Quelques exemples de biorégions

Lecture rapide

Ce dossier propose une traversée de plusieurs territoires engagés dans des dynamiques biorégionales. Institutionnelles, culturelles, expérimentales ou incarnées, ces expériences montrent qu'il n'existe pas une seule manière de faire biorégion, mais une pluralité de chemins ancrés dans les lieux.

Un peu partout des dynamiques de territoire, de façon consciente et volontariste ou parfois sans s'en revendiquer, ont adopté l'approche biorégionale pour engager leur territoire dans une transition plus profonde.

Et les expériences menées par ces territoires pionniers montrent des bénéfices tangibles tant pour les communautés humaines que pour les écosystèmes. Que ce soit à l'échelle d'une vallée rurale, d'une métropole ou d'une île, ces exemples illustrent comment l'application d'une pensée et de principes s'inspirant du biorégionalisme, de façon consciente ou non, peuvent guider des actions et des projets locaux pour mener à des territoires prospères et plus harmonieux.

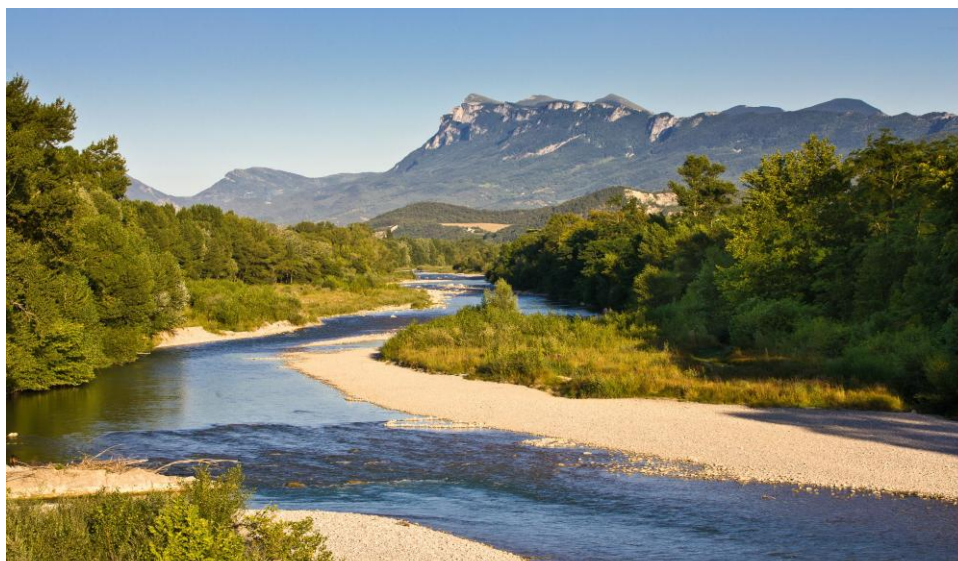
Nous proposons ici quelques exemples montrant la diversité des approches qui existent, en complément de ceux que nous avons repris de façon plus succincte dans notre guide d'inspiration.

1

En France :

→ La Biovallée, l'histoire d'un territoire qui s'est pris en main

L'histoire de ce territoire commence au bord de l'eau. Bien que la Drôme ne soit pas qu'une rivière, c'est une colonne vertébrale. Elle relie des fermes, des bourgs, des ateliers, des souvenirs de baignades d'été... et, surtout, elle rappelle que l'on vit ici à l'échelle d'un bassin versant, avec des ressources finies, des usages à arbitrer, des choix à poser ensemble. C'est peut-être pour cela que la Biovallée est devenue, doucement mais sûrement, l'un des meilleurs exemples de démarche biorégionale en France. Parce qu'elle a réappris à penser « depuis la rivière ».



Les années 1960–1970 : de l'exode à la vision partagée

Dans les années 1960, le Diois se vide. Le Val de Drôme, mieux connecté à la vallée du Rhône, résiste un peu. Mais plus haut, les villages se dépeuplent. Un groupe d'élus et de responsables agricoles refuse de regarder la pente glissante sans rien faire. En 1970, ils créent le Comité de Développement et de Défense du Diois et organisent une grande démarche participative : ateliers, diagnostics, débats. L'exercice est inédit pour l'époque : on écoute, on croise les regards, on écrit un livre blanc (1971). On y lit une idée simple et puissante : il faut une **approche globale** — désenclaver, soutenir l'agriculture, miser sur un tourisme respectueux — et accepter qu'on ne fera rien en autarcie. Le territoire **assume ses dépendances** (financements, marchés, compétences) et décide, malgré tout, de se doter d'une **vision commune**.

Cette vision va prendre corps avec la création, en 1974, du Syndicat d'Aménagement du Diois et d'un Plan d'Aménagement Rural. À la même époque, des néo-ruraux s'installent, souvent poussés par l'envie de produire autrement. Les médias romantisent parfois l'épisode. La réalité est plus nuancée : des agriculteurs locaux avaient déjà engagé des transitions, et l'arrivée de nouvelles personnes a surtout accéléré un mouvement en germination. En 1978, le bas de vallée suit avec la création du Syndicat d'aménagement du Val de Drôme. Deux ailes, une vallée, une ambition.

Les années 1980–1990 : l'eau qui relie et pousse à coopérer

Le véritable tournant naît de l'évidence : l'eau, un bien commun à protéger absolument. De là, les décisions s'enchaînent : amélioration des stations d'épuration, lutte contre les pollutions, fermeture des décharges à ciel ouvert... La rivière redevient baignable et sauvage ; le tourisme se renforce. Surtout, on institue une **gouvernance qui ressemble à la vallée**. En 1986, le Syndicat Mixte de la Rivière Drôme (SMRD) s'organise en trois collèges (usagers, collectivités, État) et porte le premier SAGE de France. À partir de là, l'arbitrage entre eau potable, irrigation, usages industriels et loisirs n'est plus l'affaire d'un seul secteur : on travaille ensemble de façon plus **systémique**. Quand la crise hydrique de 2022 met la Drôme à nu, ce cadre permet de parler vite, clairement, et de **partager les renoncements**.

Dans le même temps, la vallée apprend la méthode par filières. Dans les années 1990 une filière de plantes à parfum, aromatiques et médicinales (PPAM) se développe dans la haute vallée et en son cœur. La production et la transformation biologique y occupe une place majeure et fera la renommée de cette filière et du territoire.

Dans la foulée, plusieurs coopératives du Diois se créent puis s'associent pour valoriser leur production et se positionnent sur l'agriculture biologique (PPAM, vigne, céréale et approvisionnement). Cette initiative intercoopérative au carrefour des filières participe à structurer les filières biologiques sur l'ensemble du territoire. La biorégion prend des contours d'atelier : on y fabrique du concret.

Les années 2000–2010 : nommer, rassembler, financer

En 2002, le nom Biovallée est déposé afin de promouvoir le territoire mais aussi de permettre une

identité partagée autour de la « Vallée du Vivant ». Certains y voient donc une marque, d'autres un **commun culturel**. Quoi qu'il en soit, le **récit partagé** attire, et d'autant plus qu'il s'appuie sur de **l'ingénierie territoriale**. À partir de 2009, la gouvernance locale mobilise de gros dispositifs (Grand Projet Rhône-Alpes, PSADER), finance des projets, déclenche des co-financements (département, État, Europe). Surtout, le territoire ose des objectifs clairs : atteindre 50 % de surfaces et d'agriculteurs en



bio, 80 % de produits bio/locaux dans la restauration collective, diminuer de 50 % les intrants chimiques. Le cap est posé, la commande publique devient levier, les jeunes agriculteurs trouvent des portes d'entrée (pépinière d'installation).

À ce moment-là, l'identité et la méthode se renforcent mutuellement : PPAM (plantes à parfum, aromatiques, médicinales), Sanoflore, L'Herbier du Diois, des circuits économiques coopératifs qui s'outillent, et toute une écologie d'initiatives (Terre de Liens, Villages Vivants, Permalab, La Carline...) qui font de la vallée un territoire où l'on essaie, on apprend, on transmet.

3

2015–aujourd'hui : une biorégion assumée, apprenante... et lucide

Après une période de creux, l'Association Biovallée se relance en 2015–2017, porte la candidature dans le programme « Territoire d'Innovation de Grande Ambition » (TIGA) et devient lauréate : 5,7 à 6 M€ pour 2020–2028. L'équipe se stabilise (environ 7 postes), clarifie sa raison d'être — « *coopérer entre et au service de tous les acteurs de la transition écologique et sociale du territoire* » — et multiplie les fonctions de liant : animer des réseaux, faire émerger et porter des projets d'intérêt territorial, capitaliser et transmettre les savoirs.



C'est une **gouvernance multi-acteurs** (collectivités, institutions, associations, entreprises, habitants) qui s'interdit la facilité des clivages : « on ne vote jamais », dit-on, on cherche le compromis.

Et les résultats sont là !

Dans le Diois, la population, après s'être stabilisée dans les années 1980, croît pour atteindre aujourd'hui ≈12 000 habitants. La conversion bio est spectaculaire : 38 % de SAU en bio à la communauté de communes du Val de Drôme ou CCVD (environ 3,4× la moyenne nationale) et 68 % à la CC du Diois. Sur l'eau, la vallée s'est dotée d'outils (SMRD, CLE, SAGE) qui lui ont rendu une rivière plus vivante, et un tourisme plus durable.

Mais la Biovallée ne se raconte pas comme une carte postale. Les tensions existent et, là encore, la **biorégion oblige à la lucidité**. L'attractivité a un revers : arrivée de ménages aisés, pression foncière, sentiment de désappropriation chez certains habitants historiques, cohabitation parfois rugueuse entre « natifs », « néo-ruraux historiques », « nouveaux néo-ruraux aisés » et nouveaux venus en précarité (avec des formes d'habitat plus légères). Le marché de l'emploi qualifié est limité, des porteurs de projets idéalisent parfois l'installation et déchantent. Sur le plan politique, la fin d'un cycle (départ annoncé en 2026 d'une présidence historique de la CCVD) ouvre une période d'incertitude : il faudra réancrer les caps, les outils, les postes. Enfin, l'Association Biovallée a diversifié ses ressources (plus d'une vingtaine de financeurs), mais ≈40 % de son budget reste adossé à TIGA : pérenniser l'équipe est un enjeu.

Pourquoi parler de biorégion ici ?

La Biovallée coche, sans forcer, les cases d'un biorégionalisme vécu, en liant son devenir et celui de ses habitants à ses spécificités écologiques et culturelles (etc. – voir guide d'inspiration et autres ressources).

Elle articule ressource vitale (l'eau), vision collective de long terme, structuration économique locale et gouvernance multi-acteurs.

En effet :

- Le commun écologique est premier. L'eau structure la décision publique, les usages, les arbitrages. On agit à l'échelle du bassin versant, là où les effets sont liés et se cumulent.
- La vision est co-produite. Le livre blanc de 1971, les ateliers, la culture de l'écoute : la vallée s'est racontée elle-même pour décider de son futur. Cela donne des politiques qui tiennent sur des décennies — ce qui est l'unité de temps minimale pour les sols, l'eau, les filières.
- L'économie est relocalisée par filières et par commande publique. On ne se contente pas de slogans : on bâtit des maillons (formation, expérimentation, logistique, transformation), on sécurise des marchés (cantines, restauration), on installe des jeunes.
- La gouvernance est polycentrique. SMRD, intercommunalités, association, entreprises, associations, habitants, monde académique : chacun a une place, une légitimité, un rôle. La vallée s'est dotée d'ingénierie et d'un récit (Biovallée) qui rendent visibles et finançables ses ambitions.
- Le territoire apprend. Mobilité entre organisations, capital-confiance, culture du projet « petit mais concret », partage d'expériences, recherche comme caisse de résonance, soutiens et renforcement mutuels. Ici, chaque réussite sert d'école au voisin et au territoire commun.

Ce que la Biovallée donne à voir (et à emporter)

Si l'on devait extraire quelques gestes transférables sur d'autres territoires, ils pourraient ressembler à ceci :

- Partir de la ressource critique (ici, l'eau) et construire la coopération autour d'elle ;
- Écrire un diagnostic et une vision ouverts (livre blanc), puis les réviser régulièrement ;
- S'outiller par filières, du champ jusqu'à l'assiette ou à la santé, et activer la commande publique ;
- Occuper les interstices institutionnels (intercommunalités pionnières hier ; nouveaux véhicules de financement public-privé demain) ;
- Nommer et (proposer de) vivre le commun (Biovallée), raconter l'histoire, et se doter d'une équipe dédiée ;
- Accepter les tensions comme des réalités à gouverner et une ressource pour apprendre, pas comme des anomalies à nier ;
- Cultiver un climat de confiance propice à la culture de la coopération ;
- Oser des modèles de gouvernance innovants, créatifs et... politiques (avec l'envie de créer quelque chose de nouveau)
- Oser s'engager dans une voie à la fois originale, novatrice et pragmatique en adoptant

Au fond, la Biovallée raconte une chose simple : un territoire peut se transformer quand il se regarde en face, à la bonne échelle, et assez longtemps.

La Drôme, elle, continue de couler ; c'est son mouvement qui a redonné du mouvement à la vallée.

Et si c'était cela, une biorégion : un pays qui apprend à suivre son cours — sans se laisser emporter.

→ La Loire : récit d'un fleuve qui apprend à parler

Si la Drôme est considérée comme la rivière la plus sauvage d'Europe, on dit souvent que la Loire en est le dernier fleuve sauvage.

Mais derrière cette formule poétique se cache une réalité plus complexe : la Loire est un fleuve

habité, travaillé, canalisé par endroits, libre ailleurs, fait de zones humides, d'estuaires industriels et de villages qui portent son nom.

C'est un territoire vivant, mouvant, et depuis quelques années, il est aussi devenu un laboratoire d'expérimentation biorégionale, où s'inventent d'autres façons d'habiter un fleuve — de le penser, de le défendre, de le représenter.

Le POLAU et le “Parlement de Loire” : quand le fleuve devient sujet

Tout commence, ou presque, à Tours, là où le POLAU – Pôle Arts & Urbanisme – travaille depuis longtemps à relier art, aménagement et écologie.

En 2019, le POLAU lance une idée déroutante : et si la Loire, comme certaines rivières de Nouvelle-Zélande ou d'Amérique du Sud, obtenait une personnalité juridique ?

Et si, au lieu d'être gérée comme une simple ressource, elle devenait un sujet de droit, capable de se défendre, d'être représentée, d'avoir une voix ?

Cette idée prend forme à travers une fiction institutionnelle : le **Parlement de Loire**.



« l'assemblée immatérielle », photo de Zazü © Jean Cabaret extraite du site www.polau.org

C'est un « parlement » symbolique, mais pas une mascarade : un espace où artistes, juristes, pêcheurs, élus, écologues, philosophes et habitants viennent auditionner le fleuve, imaginer les lois qui le protégeraient, débattre de ce que pourrait être une citoyenneté élargie au vivant.

Les auditions publiques se succèdent, de Tours à Blois, de Saint-Pierre-des-Corps à Orléans.

Les chercheurs côtoient les mariniers, les artistes dialoguent avec les scientifiques, et peu à peu se construit une langue commune.

On ne parle plus « de » la Loire, mais avec elle. Des performances, des lectures, des installations font vibrer cette parole.

Le projet s'étend, devient itinérant : les « Assemblées de Loire » font vivre le fleuve sous d'autres formes — marches collectives, veillées, banquets, balades commentées.

Une fiction opératoire : jouer au Parlement de Loire, c'est déjà apprendre à se comporter comme si le fleuve comptait.

Une culture du fleuve : art, droit et territoire

Ce **Parlement de Loire** n'est pas un projet purement artistique, ni seulement écologique : c'est une **expérience culturelle de territoire**.

Le POLAU fait le pari que **les récits peuvent transformer la manière d’habiter un lieu**.

À travers cette fiction, c’est tout un imaginaire de cohabitation entre vivants humains et vivants non-humains qui se réactive. Des œuvres cartographient les attachements au fleuve, des résidences d’artistes inventent de nouvelles manières de le traverser, de le raconter, de le ressentir.

Le fleuve devient un acteur à part entière de la fabrique territoriale.

Dans les ateliers du POLAU, l’urbanisme se mêle à la poésie. Les juristes travaillent avec des écrivains. Les architectes côtoient des conteurs et des biologistes.

Et peu à peu, la Loire prend consistance comme personne morale en devenir — pas au sens administratif, mais symbolique, politique, sensible. Un être collectif qui relie des bassins de vie, des paysages, des pratiques, des mémoires.

À l’autre bout du fleuve : la ZAD du Carnet, ou la biorégion en résistance

En aval, là où la Loire rejoint l’océan, un autre visage de la même histoire s’écrit.

Sur les rives de l’estuaire, à quelques kilomètres de Saint-Nazaire, un projet d’extension portuaire menace en 2020 le Carnet, une zone humide de 110 hectares, un ancien site industriel en partie réensauvagé, riche en biodiversité, refuge d’espèces protégées.



Photo : Le Télégramme/Didier Déniel

C’est là qu’émerge la ZAD du Carnet — une Zone à Défendre, mais aussi à inventer. Rapidement, des écologistes, des naturalistes, des ingénieurs, des artistes et des habitant·es s’y installent pour empêcher les travaux et pour réinvestir le lieu autrement.

On y voit pousser des jardins collectifs, des ateliers d’auto-construction, des lieux de vie partagés, des radios libres. On y tient des assemblées où l’on parle d’énergie, d’eau, de milieux, de démocratie directe, de communs.

Les mots qui circulent sont les mêmes que plus haut sur le fleuve : écosystème, bassin versant, biorégion. La ZAD du Carnet ne se contente pas de dire « non » à un projet industriel : elle met en œuvre un **autre rapport au territoire**, fondé sur la sobriété, la coopération et la réappropriation du vivant.

C’est une **pratique biorégionale radicale**, née non pas dans les laboratoires culturels, mais dans la boue, les marées, les tempêtes, et les gestes du quotidien. Elle fait écho au Parlement de Loire : là où l’un explore le droit et le récit, l’autre expérimente la vie concrète et la désobéissance créative.

Deux rives d’une même pensée : **comment faire exister la Loire autrement que comme décor ou ressource ?**

Une biorégion qui s'invente entre art et lutte

À travers ces initiatives, la Loire devient bien plus qu'un fleuve : elle devient un **territoire relationnel**, un fil vivant qui relie les montagnes du Massif central à l'Atlantique, les imaginaires du droit à ceux de la lutte, les institutions culturelles aux cabanes d'une ZAD.

Ce qui se joue ici dépasse la simple protection environnementale. C'est une recherche d'**réinvention du politique à l'échelle du vivant**, une prise de conscience biorégionale : habiter un fleuve, c'est reconnaître que nos vies, nos économies, nos récits dépendent d'un même cycle d'eau, d'un même sol, d'un même rythme.

7

Le POLAU et la ZAD du Carnet ont tracé deux chemins qui se rejoignent :

- l'un par la culture et le droit, en redonnant voix et statut au fleuve ;
- l'autre par la pratique et la résistance, en incarnant la solidarité avec les milieux vivants.

Entre eux, tout un réseau d'initiatives se tisse : scientifiques, collectifs d'artistes, habitants, associations écologiques, projets d'urbanisme ou d'agroécologie. La Loire devient une biorégion vécue, où se conjuguent création, soin, apprentissage et lutte.

La Loire comme maître d'école

Ce que montre cette aventure, c'est que la transition écologique ne naît pas seulement de la technique ou du droit, mais aussi de la culture, du vivre-ensemble et d'expérimentations nouvelles.

Le fleuve enseigne à ses habitants **la lenteur, la continuité, la reliance** entre l'amont et l'aval.

Il rappelle que chaque action sur ses rives a des conséquences plus loin, que le territoire ne s'arrête pas aux frontières administratives, et que le vivant ne se gouverne pas sans poésie.

Ainsi, du Parlement de Loire au Carnet, du POLAU aux collectifs de terrain, un même mouvement émerge : celui d'un **territoire qui apprend à se penser comme organisme, à la fois politique, sensible et vivant**.

Une biorégion en devenir, qui ne se décrète pas, mais s'expérimente, pas à pas, parole après parole, geste après geste.

Et peut-être, un jour, le fleuve lui-même parlera —non pas dans le langage des institutions, mais dans celui, patient, de l'eau qui trouve toujours son chemin.

Reconstruire du sens et de l'appartenance singulière

Face à une crise du récit et un sentiment de perte de repères, il s'agit dans la Loire de réagir à un sentiment de vide symbolique : perte d'identité territoriale, sentiment de vivre dans des lieux interchangeables, conflits entre anciens et nouveaux habitants, difficulté à se projeter collectivement dans l'avenir.

La biorégion se construit ici par le récit, le droit et la culture, en donnant voix au fleuve comme entité politique et symbolique. Un récit commun, non idéologique, fondé sur le lieu, son histoire, ses cycles, capable de relier passé, présent et futur.

Ailleurs en Europe :

➔ **L'île de Majorque : le territoire comme maître, l'humain comme apprenti.**

Hors de France, l'île de Majorque dans l'archipel des Baléares offre un exemple remarquable de transition biorégionale en cours.

Quand on arrive sur l'île, l'air sent le sel et le pin chauffé au soleil. La mer et la terre s'y parlent sans interruption : l'une façonne les humeurs de l'autre. Mais Majorque, c'est aussi une île confrontée aux dégâts d'un tourisme de masse et d'une agriculture intensive qui menaçaient ses ressources. C'est ici que Daniel Christian Wahl a choisi de vivre et de travailler à ce qu'il appelle une **régénération bioculturelle** — un projet qui ne consiste pas à « sauver la nature », mais à réapprendre à habiter un lieu et à contribuer à un vaste programme de régénération écologique et de relocalisation de son économie.

Wahl n'est pas un urbaniste classique, ni un militant au sens strict. C'est un pédagogue de la transition, un écrivain-philosophe, un jardinier de la pensée, un penseur systémique. Son pari : faire de Majorque un **territoire-école** où l'on explore ce que veut dire « vivre de manière régénérative ». Autrement dit, vivre en contribuant à la santé du territoire plutôt qu'en la consommant, ce qui se concrétise notamment par un tournant stratégique concernant le développement du tourisme : passer d'un tourisme de masse extractif à un tourisme « éthique » et lent (slow tourism).



Une île comme laboratoire du vivant

Île de contrastes — plages surpeuplées, villages de pierre, champs d'oliviers, forêts arides — Majorque peut être vue comme un microcosme du monde.

Tout y est condensé : la fragilité des sols, la dépendance à l'eau, la tension entre économie touristique et équilibre écologique, la mémoire d'une culture agricole ancienne.



Wahl estime que c'est le terrain idéal pour tester une idée : ***et si une biorégion n'était pas seulement un découpage écologique, mais un apprentissage collectif ?***

À partir de sa maison et d'une petite parcelle d'un demi-hectare, il commence par planter une forêt nourricière méditerranéenne. Ce jardin devient un espace de recherche, une sorte de poème végétal sur la régénération : on y mélange amandiers, caroubiers, grenadiers, aromatiques et plantes sauvages, en observant comment elles dialoguent, s'entraident, se succèdent. Le sol y redevient peu à peu une peau vivante.

Autour, d'autres projets se connectent : fermes converties à l'agroécologie, coopératives d'huile d'olive durable, projets éducatifs, reboisements collectifs.

Cette mosaïque d'initiatives n'est pas planifiée d'en haut ; elle se tisse par affinités, par pollinisations croisées.

Il s'agit de ***« cultiver la capacité du territoire à se régénérer lui-même »***.

Apprendre à voir autrement

Ici, la transformation commence par un **changement de regard**.

Pour l'inciter, s'organisent alors des « Systemic Cycles » : des itinérances à vélo autour de l'île, où les participants — étudiants, architectes, paysans, artistes — traversent Majorque à vitesse lente. À chaque étape, ils s'arrêtent pour écouter un lieu, un agriculteur, un scientifique, ou simplement le vent et le bruit des insectes.

Il s'agit moins d'enseigner que de **réapprendre à percevoir** : sentir les interconnexions, les cycles de l'eau, les traces des anciens systèmes d'irrigation arabes, les lignes de faille dans le paysage.

9

Peu à peu, la notion de « biorégion » prend corps : ce n'est plus un concept abstrait, mais un organisme vivant que l'on peut écouter, traverser, comprendre.

Wahl parle de « **reconnexion au biotope mental** » : remettre en phase notre imaginaire avec le lieu que l'on habite.

C'est aussi une démarche esthétique : l'art et la culture jouent un rôle essentiel pour retisser la relation sensorielle et symbolique à la terre. Des artistes locaux créent des cartographies sensibles, des récits sonores, des installations autour du thème du sol et de l'eau.

Une approche « bioculturelle »

Contrairement à des démarches comme la Biovallée dans la Drôme, fondées sur la planification et la coopération institutionnelle, Majorque agit d'abord par la culture.

Ici, il n'y a pas de « Plan de Développement Rural » ni de syndicat d'aménagement : **la transformation passe par les pratiques, les récits, la pédagogie et la démonstration vivante**.

Le mot-clé, c'est **bioculture** : la conscience que les dimensions biologiques et culturelles sont indissociables. L'eau, les sols, les oliviers millénaires, les traditions agricoles, les langues, les récits et les fêtes : tout cela forme un tissu unique.

Régénérer l'un sans l'autre n'a pas de sens. L'écologie n'est pas séparée de la culture : elle est une culture — celle du soin, du rythme, de l'attention.

Pour tisser ce réseau, Wahl participe à la création de l'« Aliança Mar i Terra » (Alliance Mer et Terre), un collectif d'acteurs insulaires travaillant à reconnecter les enjeux marins et terrestres : pêche durable, régénération des posidonies, agriculture côtière, économie circulaire.

La biorégion, ici, ne s'arrête pas aux plages : elle plonge et prolonge dans la mer, là où se joue une partie de l'avenir de l'île.

Une pédagogie mondiale, enracinée localement

Majorque devient un territoire de formation.

Des écoles, universités et organisations internationales viennent y apprendre les principes de design régénératif. Des étudiants du monde entier découvrent que la durabilité n'est pas un état fixe, mais un processus évolutif : une manière d'entrer dans le dialogue entre humains et écosystèmes.

Wahl partage ses travaux dans des formations, livres et conférences à portée globale (notamment Designing Regenerative Cultures).

Mais il reste attaché à une vérité simple : « **le changement mondial se joue dans des lieux précis.** »

C'est dans la terre que l'on foule, dans l'eau que l'on boit, dans les communautés où l'on vit que se joue la transition.

Leçons d'une île

Ce que Majorque nous enseigne, c'est la **cohérence entre l'action et le lieu**.

On n'importe pas la régénération comme un modèle : on l'écoute pousser.

Sur cette île encerclée d'eau salée, la dépendance aux ressources est immédiate, tangible, et le lien entre le vivant et la culture ne peut être théorique.

La biorégion n'est pas un plan d'aménagement, c'est un art de la relation basé sur une « évolution consciente » : apprendre à évoluer avec la terre, non contre elle.

Ce qui se pratique à Majorque, c'est une **écologie du lien, une manière de tisser des histoires, des gestes et des paysages dans une même trame vivante.**

Ainsi, l'île devient une grande école de la régénération où chaque arbre, chaque pierre sèche, chaque vague en est le professeur.

Plus concrètement, Majorque encourage désormais des séjours centrés sur la découverte de l'agriculture locale, de l'artisanat traditionnel et des espaces naturels préservés, avec des jauges de visiteurs maîtrisées pour respecter la capacité écologique de l'île. Les bénéfices attendus de cette approche biorégionale sont considérables : d'un point de vue environnemental, une baisse de l'empreinte carbone et hydrique (moins d'importations, meilleure gestion de l'eau), une biodiversité terrestre et marine en rebond, et une île plus résiliente face aux changements climatiques (par exemple avec la reconstitution des forêts pour lutter contre l'érosion et retenir l'eau). D'un point de vue socio-économique, Majorque gagne en sécurité alimentaire, en emplois verts, et ses habitants se réapproprient les fruits de leur terre au lieu d'en être dépossédés. Ce cas exemplaire montre comment un territoire insulaire, autrefois dépendant de l'extérieur, peut devenir un « modèle méditerranéen de développement régénératif » alliant prospérité locale et préservation de la nature.

Ce qui distingue Majorque de la Biovallée ou de la Loire

Si les trois expériences participent d'un même mouvement - celui d'une humanité qui cherche à se réinscrire dans les cycles du vivant, chacune selon son terrain, son rythme, son langage - l'expérience de Majorque se distingue autant par sa forme que par son esprit.

La **Biovallée**, dans la vallée de la Drôme, est une **biorégion institutionnelle** : des collectivités, des ingénieries, des financements publics, une planification sur plusieurs décennies. On y voit un ancrage politique fort, une structure de gouvernance.

Le **Parlement de Loire** est une **biorégion symbolique et juridique**, née d'une démarche culturelle : donner voix au fleuve, penser la gouvernance du vivant, inventer un langage politique nouveau.

Majorque est une biorégion expérimentale et culturelle, portée par des acteurs de terrain, des artistes, des pédagogues, sans structure administrative lourde.

C'est un archipel d'initiatives, un laboratoire sensible où l'on apprend à « penser comme un écosystème ».

Pourrait-on audacieusement et réductivement dire que :

- la Biovallée organise,
- la Loire imagine,
- Majorque expérimente ?

→ Tayside en Écosse : là où la terre réapprend à raconter son histoire

Il suffit de longer la rivière Tay pour comprendre : ici, la vie s'organise autour de l'eau.

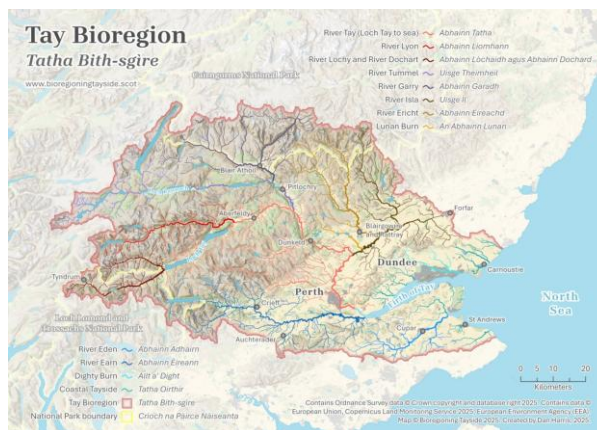
Des montagnes du Perthshire aux plaines d'Angus, la rivière traverse des paysages où l'humain et le vivant se sont entremêlés depuis des millénaires.

Mais comme tant d'autres régions d'Europe, Tayside a subi la pression des monocultures, de la déforestation, du dérèglement climatique.

Le sol s'est appauvri, les rivières ont perdu leurs poissons, et les villages se sont peu à peu vidés.

Et pourtant, depuis quelques années, quelque chose bouge.

Une renaissance s'esquisse : non pas un retour en arrière, mais une tentative pour réhabiter la terre autrement. Cette aventure s'appelle Bioregioning Tayside.



11

Faire un saut vers un monde plus vivable

Tout commence par une question simple, mais vertigineuse : « **Et si nous faisons le grand saut ?** »

Un saut vers un monde **où le vivant redeviendrait la mesure de nos actes.**

Ce n'est pas une utopie : c'est un pari. Un pari pris par un petit groupe d'habitants, d'artistes, de scientifiques, d'agriculteurs, qui refusent de croire que la crise écologique est une fatalité.

Ils se sont rassemblés autour d'une idée : la biorégion.

Non pas un découpage administratif, mais une communauté de vie fondée sur les limites naturelles du territoire, le bassin du Tay. Un espace où les humains, les sols, les rivières, les forêts et les villages s'ajustent pour prendre soin les uns des autres.

Leur approche du biorégionalisme les amène à porter un regard nouveau sur les lieux uniques où ils vivent et travaillent, afin de :

- prendre conscience que leur lieu de vie est avant tout façonné par l'environnement naturel et géographique ;
- se souvenir que leur survie dépend de la primauté de ces systèmes naturels et de l'importance de leur protection ;
- renouer avec ces systèmes naturels et les uns avec les autres, grâce aux lieux uniques où ils vivent ;
- réorienter les activités humaines locales (économiques et sociales) afin de promouvoir des environnements et des moyens de subsistance résilients ;
- restaurer les systèmes naturels dont ils dépendent tous.

Et ceci avec une conviction profonde : créer une société guidée par des valeurs de compassion nécessite d'abord **le démantèlement des systèmes** qui les minent systématiquement. Pour y arriver, ils mènent une série de projets originaux et emblématiques, en voici quelques-uns.

Raconter une nouvelle histoire du lieu : le Cateran Ecomuseum

Le premier projet à voir le jour fut un musée, mais un musée pas comme les autres.

Le Cateran Ecomuseum ne possède ni murs, ni vitrines, ni guichets. Il s'étend sur plus de 1 000 km²

de collines et de vallées, entre l'est du Perthshire et l'ouest d'Angus.



12

Ici, chaque sentier, chaque pierre, chaque arbre devient une œuvre et invite à se plonger dans l'histoire profonde pour se reconnecter au présent en conscience. Les habitants y racontent leurs propres récits : celui des éleveurs des Highlands, des tisserands, des femmes qui ont transmis les semences, des artisans du lin et du jute. On peut marcher, pédaler ou écouter. Certains jours, un artiste trace sur les landes un immense portrait en fibres naturelles qui s'efface avec la pluie — image éphémère d'une humanité qui réapprend la modestie.

Le Catevan Ecomuseum se définit comme un « Musée de la Transition Rapide ». Il n'expose pas des reliques, mais des futurs possibles : comment vivre dans les limites du vivant sans perdre le sens, ni la beauté. Chaque itinéraire devient un fil narratif reliant passé, présent et avenir.

Dans ces paysages, **la culture** n'est pas décorative. Elle est le **moteur de la transformation** : en redonnant du sens au lieu, elle prépare le terrain de l'action collective.

La rivière pour se reconnecter au système naturel

À Blairgowrie, sur les rives de la rivière Ericht, un autre projet prend racine, le River Ericht Catchment Restoration Initiative.

Des agriculteurs, des naturalistes, des habitants, des collectivités et des scientifiques s'y rassemblent pour restaurer la vie du bassin versant. Ils replantent des arbres indigènes, rouvrent des zones humides, aménagent des passages pour les saumons.

Mais le plus important, c'est la façon dont ce projet est mené : **tout est participatif**.

Les données sont recueillies par les habitants eux-mêmes — capteurs citoyens, observations, comptages, carnets de terrain. Les scientifiques les accompagnent, mais ne dirigent pas.

On ne « fait pas pour », on « fait avec ». Ici, la science devient un langage commun.

Et le paysage, un livre collectif qu'on apprend à relire ensemble.

Embrasser l'urbain et le rural

Dans le Tay Side, tisser l'urbain et le rural est une nécessité.

C'est ainsi qu'à Dundee, ancienne cité industrielle, le projet s'étend jusque dans les quartiers populaires. Les écoles participent à des programmes de **science participative**, les jardins communautaires se multiplient, et les liens entre la ville et la campagne se retissent.

Des artistes urbains travaillent avec les éleveurs des collines. Des chefs cuisiniers inventent des menus 100 % locaux avec les agriculteurs du Tay. Petit à petit, le clivage entre ville et campagne s'efface pour laisser place à un même récit de territoire : celui de la résilience partagée.

Réinventer la finance : le pari du Bioregional Finance Facility

Mais Bioregioning Tayside n'est pas qu'une utopie culturelle. Ses fondateurs savent que régénérer le vivant demande aussi de **régénérer la finance**.

C'est le rôle du Bioregional Finance Facility (BFF), une innovation majeure : un système local d'investissement, pensé pour orienter l'argent vers les projets qui rendent la terre plus vivante.

L'idée est simple, mais révolutionnaire : les fonds publics, privés ou philanthropiques sont réunis dans un mécanisme de financement bioregional. Les projets soutenus (restauration de rivières, agroécologie, tourisme régénératif, habitats durables) sont choisis collectivement et les « retours sur investissement » ne sont pas seulement évalués sur le plan économique, mais aussi (et surtout) au niveau écologique et social : qualité de l'eau, carbone stocké, emplois locaux, liens restaurés.



13

C'est une **finance d'alliance : au lieu d'extraire, elle répare**.

Avec l'aide de Dark Matter Labs, Tayside expérimente ce nouvel écosystème financier où le **capital devient un outil de soin**, et non de profit.

« **Changer nos valeurs, combiner nos forces** »

Peu à peu, Tayside se redécouvre comme une biorégion en marche.

Les écoles locales enseignent la **cartographie sensible**, les entreprises s'engagent dans la neutralité carbone, les habitants participent aux inventaires écologiques. La culture du territoire change : on ne parle plus seulement de « développement durable », mais de régénération.

Les gens réalisent qu'ils **ne vivent pas sur un territoire, mais avec lui**.

Le fleuve Tay redevient un fil conducteur — non pas un cours d'eau, mais une colonne vertébrale du vivant.

Les mots de Bioregioning Tayside résonnent alors comme un mantra : « *Nous ne sommes pas séparés de la nature. **Nous sommes la nature, qui essaie de se souvenir d'elle-même.*** »

Un modèle écossais de biorégénération

Comparée à la Biovallée française, ancrée dans la gouvernance publique et les filières agricoles, au Parlement de Loire, centré sur la parole symbolique du fleuve, ou à Majorque où la régénération est d'abord une pratique quotidienne centrée sur la reconnexion sensorielle et la culture du lieu, la démarche de Tayside propose une quatrième voie.

C'est une biorégion **culturelle et économique** à la fois :

- culturelle, parce qu'elle reconstruit le récit du lieu à travers l'art et la participation ;
- économique, parce qu'elle expérimente un nouvel écosystème financier pour nourrir la régénération.

Son ambition : prouver qu'un territoire peut devenir à la fois beau, juste et vivable, sans sacrifier ni la nature ni les gens. Une vision profondément écossaise, faite de pragmatisme, de poésie et de courage collectif.

Une biorégion pour réagir face aux crises globales

Dans le Tayside, le déclencheur a été le besoin de résilience face aux crises globales : climatiques, énergétiques, alimentaires, sanitaires et financières.

Perçue comme une stratégie d'adaptation active, jusqu'à repenser le système financier, la mortification clé est de ne plus subir les chocs globaux, de remettre en cause le fonctionnement du système et se créer des marges de manœuvres locales.

14

Épilogue : le murmure du Tay

Au crépuscule, sur les rives de la rivière Tay, on entend le murmure de l'eau glisser entre les pierres. Ici, les gens disent que le fleuve se souvient. Qu'il se souvient des saumons d'autrefois, des moulins à eau, des forêts effacées, mais aussi des promesses nouvelles.

Et peut-être qu'un jour, quand les collines reverdiront et que les villages retrouveront leur souffle, on dira que c'est ici — dans le Tayside — que l'Écosse a réappris à vivre comme une biorégion.

*Zones humides créées
par les castors à Bamff
Wildland,
photo Markus Stitz*



Et ailleurs dans le monde :

→ Barichara (Colombie) : une école vivante de la Terre

Lorsque l'on arrive à Barichara, dans les montagnes du nord de la Colombie, la lumière a quelque chose de brûlant et d'ancestral. Les collines ocre s'étendent jusqu'à l'horizon, les pierres sèches gardent la mémoire des pluies rares, et les cactus dressent leur silhouette tordue sous le ciel andin. Ici, autrefois, s'étendait une forêt sèche tropicale, un écosystème unique et presque disparu — aujourd'hui réduit à des lambeaux de mémoire végétale.

C'est dans ce paysage, à la fois magnifique et blessé, que Joe Brewer a décidé de poser ses valises. Ancien chercheur en systèmes complexes, concepteur de la « Design School for Regenerating Earth », il a quitté les laboratoires, sa région d'origine Cascadia et les conférences pour vivre la régénération au sens le plus concret du terme.

Son ambition : transformer Barichara en biorégion vivante, un modèle de territoire régénératif à l'échelle du paysage, un lieu d'apprentissage pour le monde entier.

La naissance d'un écosystème vivant

« **Nous ne sommes pas venus pour sauver la nature** », dit Joe Brewer, « **nous sommes venus apprendre à vivre avec elle.** »

Tout commence modestement, en 2019, avec quelques hectares de terre abîmée et une poignée d'amis. Ils creusent des swales, ces tranchées douces qui suivent les courbes du terrain pour retenir l'eau de pluie et la faire infiltrer dans le sol. Ils observent, testent, apprennent à **lire les gestes de la terre.**

Le sol, d'abord sec et dur comme du cuir, recommence à respirer. Les premiers arbres repoussent, les insectes reviennent. Le rêve d'un paysage régénératif prend racine.

Rapidement, l'expérience s'élargit : ce n'est plus seulement une ferme, mais un **territoire apprenant**. Autour de lui, des habitants, des paysans, des artistes et des scientifiques s'agrègent dans un mouvement organique. Ils nomment ce collectif *Regenerate Barichara*, non pas comme une organisation, mais comme une **communauté d'intention**.

Une école pour régénérer la vie

L'un des premiers projets est *Sueños del Bosque*, une école alternative où les enfants apprennent non pas à « étudier la nature », mais à vivre en elle. Les leçons se donnent souvent dehors, sous un arbre, en suivant les cycles de la pluie ou la floraison des arbres. On y apprend à jardiner, à fabriquer du compost, à raconter les histoires du lieu. Chaque enfant devient gardien d'un arbre. C'est la première brique d'une éducation bioregionale : **faire de l'école un acte de soin envers le vivant.**



Autour de cette école, se forme le Regenerative Education Fund, un fonds dédié à soutenir les pédagogies de la régénération. Des volontaires et donateurs du monde entier participent à financer des projets d'apprentissage : fermes-écoles, jardins communautaires, ateliers pour enseignants. Barichara devient ainsi une université à ciel ouvert, où **la terre est la salle de classe.**

Restaurer la vie de l'eau

Un autre fil conducteur du projet, c'est l'eau.

Sur ce plateau semi-aride, chaque goutte compte. Les habitants racontent que jadis, des rivières coulaient toute l'année ; aujourd'hui, beaucoup sont à sec. Pourtant, Joe Brewer et le réseau d'acteurs refusent de céder à la fatalité. Ils créent le *Restoring the Rivers Fund*, un programme de restauration des bassins versants, qui relie les agriculteurs, les écoles et les ingénieurs locaux. Leur objectif : ramener la vie dans les rivières.

Les actions sont concrètes : planter des arbres le long des berges, réhabiliter les zones humides, reconstituer les corridors hydriques. Mais surtout, tout se fait avec les habitants. Les données sur la qualité de l'eau ou la biodiversité sont recueillies par les gens du territoire eux-mêmes, dans une démarche de science citoyenne.

Ici, **la science** n'est plus une expertise distante : elle devient **un acte collectif d'observation du vivant**.



Des lieux symboliques de régénération

À quelques kilomètres du village, sur un plateau balayé par le vent, se trouve le *Bioparque Mónico*. C'est un parc communautaire, à la fois sanctuaire écologique et espace pédagogique. Des centaines d'arbres y ont été replantés. Les écoles y viennent en visite, les bénévoles en immersion, les artistes en résidence. Chaque arbre porte le nom d'une personne ou d'un rêve.

Plus au nord, le projet *Origen del Agua* restaure les sources d'eau d'un bassin critique. Les habitants racontent qu'on y voit déjà les effets : les sols retiennent mieux l'humidité, la végétation reprend, les oiseaux reviennent. Ce lieu est devenu un symbole : **l'eau comme fil de la régénération**.

Et au cœur du village, dans une ancienne maison de pierre, est née la *Casa Común*, la « maison commune ». On y trouve un café, un atelier, des réunions, une cuisine collective. Mais surtout, c'est un **laboratoire d'économie régénérative** : on y expérimente de nouveaux circuits économiques, des échanges en monnaie locale, des modèles de production coopératifs. C'est ici que s'invente un nouveau rapport à la valeur : « l'économie de la vie ».

Réinventer la finance, guérir la terre

Ce qui distingue Barichara de beaucoup d'autres initiatives, c'est la conscience que **la régénération a besoin d'une économie cohérente**. C'est pourquoi l'équipe qui entoure Brewer a créé un fonds territorial de régénération, la *Barichara Regenerativa Foundation*. Sa mission : **canaliser l'argent vers la vie**.

Ici, comme c'est le cas dans le Tayside, **la finance** n'est plus un outil d'extraction, mais **un outil de soin**. Les fonds collectés, parfois de petits dons venus du monde entier, sont redistribués directement aux projets locaux : reboisement, écoles, agriculture syntropique, eau. Chaque dollar investi doit produire un **triple rendement : écologique, social et culturel**.

Dans un article, Joe Brewer écrivait : « **Nous avons besoin d'un écosystème financier qui récompense le soin. Pas la croissance, pas la spéculation, le soin.** » Ce modèle inspire déjà d'autres territoires d'Amérique latine, où Brewer accompagne la création de fonds régénératifs à l'échelle des Andes du Nord.

Une communauté d'apprentissage planétaire

Barichara n'est pas un modèle à copier, mais un **prototype vivant**. C'est un lieu d'expérimentation où des visiteurs du monde entier viennent chaque année participer

à des « Design Immersions » : des semaines d’immersion dans le paysage pour apprendre les principes de design régénératif, marcher, planter, écouter et comprendre les logiques du territoire. Les participants repartent transformés et souvent, ils créent ensuite des projets similaires ailleurs. Ainsi, Barichara agit comme une pollinisation mondiale de la régénération. Ce n’est pas une utopie isolée : c’est une graine dans le vaste réseau de la Terre.

La logique du vivant

La philosophie de Brewer repose sur une idée simple mais radicale : « **On ne régénère pas un territoire. On se régénère avec lui.** »

Tout à Barichara suit cette logique. Les projets ne sont pas planifiés d’en haut : ils émergent du terrain, se relient, s’ajustent, se nourrissent mutuellement.

Le **territoire devient un organisme**, et les humains, des cellules conscientes de ce grand corps vivant.

17

Une biorégion du futur

Si la Biovallée française a institutionnalisé la biorégion,
si la Loire lui a donné une voix politique,
si Majorque la concrétise dans une approche sensible des actes du quotidien,
et si Tayside en Écosse a imaginé une finance au service du vivant,
alors Barichara en représente la **dimension incarnée et spirituelle**.

Ici, la régénération n’est pas seulement un projet écologique, mais une renaissance intérieure et collective. C’est une prière en action, un travail patient de tissage entre l’eau, la terre, les plantes et les gens.

Un apprentissage lent, à l’échelle du vivant.

Un soir, alors que le soleil tombe sur les collines rouges, Joe Brewer écrit : « **Quand nous régénérons un lieu, nous régénérons aussi notre capacité d’aimer.** »

Et peut-être est-ce là le vrai sens de Barichara, et probablement de toutes les démarches biorégionales : **un territoire où la Terre et les humains apprennent à se souvenir qu’ils ne font qu’un.**